

Philippe Blasband est né à Téhéran en 1964. Après avoir vécu en Angleterre, aux Etats-Unis et en Iran, il s'établit définitivement en Belgique en 1979. Élève à l'IAD et à l'INSAS. Monteur cinéma de formation, il a écrit des scénarios et des pièces de théâtre. Il reçoit le prix Rossel en 1990, pour son premier roman, *De cendres et de fumées*.



Photo: N. Bellin/AMI

Du même auteur :

De cendres et de fumées
roman, Gallimard, 1990.

L'effet cathédrale
roman, Gallimard, 1994.

Max et Minnie
roman, Gallimard, 1997.

Le livre des Rabinovitch
roman, Le Castor Astral, 1998.

Quand j'étais sumo
nouvelles, Le Castor Astral, 2000.



Quand j'étais sumo

Philippe Blasband



Quand j'étais sumo

Philippe Blaband

Une nouvelle parue chez
Escales du Nord — Le Castor Astral

Avec l'aimable autorisation de l'éditeur.

J' ai toujours eu des problèmes de poids. Jusqu'à ma puberté, j'étais trop maigre ; la nourriture me dégoûtait ; mes genoux étaient plus larges que mes cuisses ; ma mâchoire saillait. Au moment où j'écris ces lignes, j'essaie de perdre une dizaine de kilos que j'ai en trop et cela m'obsède plus que cela ne devrait. Je fais des régimes absurdes et déprimants. Je m'angoisse tellement que je compense en mangeant mal et trop. Mais à aucune période de ma vie, la nourriture n'a été aussi présente, manger n'a été autant une obsession que quand j'étais sumo.

Je pesais cent-vingt kilos, ce qui n'était pas fameux. Je mangeais pourtant six fois par jour, avec d'abord, comme base, une sorte de riz au lait très sucré, dopé aux farines pour bébé, ensuite des steaks, du saucisson, des gâteaux crémeux, des pâtes fraîches fourrées, du poisson gras et de préférence cru, du lait complet, des pommes de terre risso-lées, des bananes et, pour arroser le tout, des boissons à base de yaourt, dough, ayran ou lahssi, alternativement sucré ou salé.

Le sumo occupait toute ma vie. Je me levais à cinq heures trente et courais une dizaine de kilomètres avec, aux pieds, des souliers lestés de plomb. Je faisais deux heures de musculation le matin et une heure le soir. Parfois, je nageais, ou je jouais au badminton.

Le reste du temps je m'entraînais. J'étais devenu champion de l'éphémère heya d'Europe de l'ouest, ce qui n'était pas trop compliqué : nous n'étions qu'une dizaine, dont seulement trois minaraïs, et un seul makushita : moi-même. J'allais partir au Japon pour gagner un tournoi, passer jûryô, et devenir le premier sumo professionnel blanc, le premier jûryô à moitié juif, à moitié iranien, le premier jûryô à devoir s'épiler les fesses toutes les deux semaines.

Quand il était soûl, Ké répétait souvent : " Au Japon, tu vas les écraser ! " Il avait une revanche à prendre sur le Japon, sans que je sache exactement pourquoi.

Son prénom était Kézaburo et, en Europe tout au moins, on l'appelait Ké. Il était difficile de croire qu'un jour il avait été maegashira. Il était resté rond mais pas spécialement gros pour un homme de cinquante ans. Ses bajoues s'étaient même résorbées, creusant son visage et faisant saillir les pommettes. Il blaguait volontiers, vous tapait sur l'épaule, se moquait cruellement, avec un continuel sourire gogue-nard et féroce. Il entraînait parfois dans des rages inouïes ; ses gestes perdaient leur rigueur et leur sûreté et il tremblotait dans tous les sens, comme une hystérique de Charcot. Il



appréciait les bières artisanales, alors que les Occidentaux des milieux du sumo, tous japonisants à l'extrême, s'affichaient avec du saké. Même s'il ne correspondait absolument pas au cliché du Japonais, Ké, lui, n'avait pas besoin de jouer au Japonais : chaque inflexion de sa voix, chacun de ses gestes, chaque attitude transpiraient le Japon, jusque dans son mépris de ce pays – ce qui est une façon, je présume, de l'aimer trop.

Pendant les entraînements, Ké me débitait le crédo classique : un combat, c'est un échange ; il faut, dans le combat, être le plus possible en accord avec son style ; avec soi-même ; et cetera. Mais je sentais, sous chacune de ses phrases, la phrase inverse qui affleurerait. Il voulait que j'humilie les Japonais, justement parce qu'eux allaient me mépriser dès le premier regard ; ils allaient considérer ma présence sur un dohyô comme un sacrilège, bien plus encore que celle des Hawaïens comme Konischiki ; et dans ces entraînements auxquels il m'astreignait, ces entraînements tellement violents que mes frères n'avaient jamais réussi à les regarder jusqu'au bout, ces gestes répétés jusqu'à devenir aussi naturels pour moi que marcher ou respirer, Ké m'insufflait la rage de vaincre. J'étais devenu une machine à gagner et, donc, une machine à perdre, car je n'avais aucune chance contre le moindre minarai japonais. Je le savais mais en même temps je n'osais jamais me l'avouer. Jamais je ne m'étais dit, mentalement : " Je ne peux que perdre au Japon ", tellement Ké, lui, semblait convaincu du contraire. Je ne sais pas comment les choses se seraient passées si, la veille de partir pour le tournoi, je ne l'avais pas rencontrée, elle. Je sortais d'un restaurant cambodgien, sur le square Lehmans. J'avais dîné avec deux autres minaraïs, un Italien et un Grec, des types plus grands que moi (je fais tout juste un mètre septante-huit, le minimum réglementaire) mais moins gros. Nous avons mangé plusieurs plats chacun, ri, bu, et parlé, principalement de sumo. Ils m'avaient assuré que j'allais gagner sans effort, m'avaient prédit une carrière fabuleuse, me voyant déjà ôzeki ou même yokosuwa.

Nous nous leurrions, évidemment. La heya du sumo européen ne fut qu'illusion collective, autosuggestion, rêve fou et déçu...

Vers dix heures et demie, les deux minaraïs étaient partis chacun de son côté. J'attendais un taxi devant la porte du restaurant et je pensais au voyage du lendemain. J'imaginai que l'avion s'écrase ou, pire peut-être, que je tombe malade et que je vomisse, ce qui me ferait perdre quelques kilos – jusqu'à ce que je me rende compte que ces craintes, ce n'était qu'un moyen pour ne pas ressentir mes vraies peurs : peur du Japon, peur des combats, peur de Ké et de ses réactions imprévisibles... J'entendis une voix

prononcer mon prénom. Mon cœur se serra : je reconnaissais cette voix. Je me tournai vers elle. Je la regardai s'approcher de son pas léger, presque dansé.

J'avais oublié sa pâleur et ses traits à la fois doux et acérés, comme un couteau oriental. Plus qu'au lycée, j'avais l'impression qu'à présent on devinait ses origines turques : une manière différente d'être blonde, moins éthérée, moins fade, sans ces reflets très légèrement verts ou rouges qui ternissent la plus belle blonde européenne. Pendant une grande partie de mon adolescence, je l'avais aimée, à fleur de peau, plus ou moins en secret. La revoir ranimait une douleur sourde et en même temps m'enchantait.

Elle m'examinait, impressionnée par mon corps énorme dans le costume Armani. Je lisais souvent cette appréhension dans les yeux des gens qui m'avaient connu avant que je sois sumo. Ma démarche souple atténuait l'impression de grosseur monstrueuse et pouvait même totalement l'annuler ; je fis quelques pas vers elle. Mais elle continuait à me regarder de biais, sourcils froncés, soupçonneuse, inquiète.

Tout l'amour torturé que j'avais jadis éprouvé pour cette fille me submergeait à nouveau et me dévastait. Les années avaient passé. Je n'étais plus l'adolescent fiévreux, romantique, qui croyait déchiffrer dans la moindre de ses hésitations, dans le battement de ses cils, dans ses sourires distraits, les marques d'un amour blessé, infini, muet car trop timide, envers moi. Maintenant je le voyais bien : aucune ambiguïté ne modifiait sa voix, aucun sous-entendu ; son regard était doux mais placide ; il n'y aurait décidément rien d'amoureux ou de sexuel entre nous deux. Elle ne m'aimait pas, ne m'avait jamais aimé, ne m'aimerait jamais. Mais dans son inquiétude, je sentais de l'affection pour moi. Même si elle ne m'avait pas vu depuis quelques années, elle me considérait encore comme un ami. C'était déjà beaucoup.

Le taxi arriva enfin. Je le renvoyai avec un gros pourboire. Je m'assis avec elle sur un des bancs du square. Elle me parla de ses études de comédienne, de ses parents, de nos amis communs, perdus de vue depuis le lycée. Elle enchaînait fiévreusement les phrases, comme pour éviter un autre sujet de conversation. Elle finit par se taire. Elle hésita, puis demanda, d'un ton faussement dégagé :

" Et toi, qu'est-ce que tu fais ?

- Je suis sumo. "

Je me rendis compte que cette réponse était idiote. La seule chose qu'elle savait de moi, probablement, c'était cela, que j'étais sumo. J'ajoutai donc : " Je pars demain au Japon. "

Elle semblait de plus en plus inquiète et j'en sentais d'autant plus l'affection qu'elle me portait. C'est cette affec



tion, la douceur de cette affection, qui me poussa à m'ouvrir et à lui révéler ces choses que je ne révélais pas à moi-même.

Elle me demanda :

" Qu'est-ce que tu vas faire, au Japon ?

- Perdre. "

Et je souris.

" Et qu'est-ce que tu feras, quand tu auras perdu ?

- Je serai écrivain. "

J'avais improvisé mes réponses au fur et à mesure ; en même temps, c'était une évidence. Je n'avais plus lu le moindre livre depuis quatre ans, ni écrit la moindre ligne. Mais si je ne parvenais pas à devenir jūryō, tel serait, décidai-je, mon destin, car c'était la même chose, en fin de compte, le sumo et l'écriture : être perdant ou gagnant était moins important que d'être en accord avec son style. Pas plus que je ne serais sans doute maegashira ou simplement jūryō, jamais, en tant qu'écrivain, je ne serais Proust, Beckett, Céline, Joyce, Borgès ou Kafka ; je devrais me résoudre à n'être que Philippe Blasband. Je ne révolutionnerais pas l'écriture ou la littérature de mon époque ; il me faudrait néanmoins essayer de le faire, et échouer, mais dans mon style.

Je ne vis quasiment pas le Japon : Ké me cantonnait au village d'entraînement. Quand je lui demandai de faire un tour en ville, il me répondit, bourru, lapidaire : " Décalage horaire, c'est choc suffisant ! "

Maintenant, quand je pense à toute cette époque, je me demande pourquoi je lui obéissais ainsi, aveuglément. J'avais sans doute besoin d'une structure de pensée simple qui me permettait de croire, pendant quelques années encore, qu'il n'y avait qu'une seule vérité, en l'occurrence celle du sumo. Je pressentais déjà l'infinie complexité du monde, la subjectivité de toute opinion et de toute perception, mais je ne voulais pas en tenir compte. Je voulais encore vivre quelques années dans un monde plus clair. Je voulais rester un enfant.

Je ne vis donc du Japon que le village sportif où on m'avait logé, et le rokugikar. Ce village aurait pu se trouver n'importe où, en Europe, en Asie ou en Amérique : des bungalows cubiques, en béton, des murs peints dans des couleurs pastel ternies par les pluies, des fenêtres carrées et minuscules, des toits plats. Le seul exotisme, c'était les signes et inscriptions en japonais, et ces gens, qui ne me quittaient jamais du regard, sans oser me parler ni esquisser le moindre geste amical : j'étais le seul blanc à des kilomètres à la ronde.

J'avais tellement peur de m'égarer que je n'osais pas sortir seul de mon bungalow. Très sagement, je mangeais ce



que m'apportait Ké, je m'entraînais et je dormais en m'efforçant de résorber le décalage horaire.

La veille du premier combat, le soir, Ké entra dans mon bungalow, comme d'habitude sans frapper. D'abord je ne le reconnus pas : je ne lui connaissais pas ce visage rabougri, sali, terne, ni ce corps courbé. Il pleurait, les lèvres en avant, comme un enfant injustement puni. Son haleine sentait pour une fois le saké, pas la bière.

Il se laissa tomber sur l'unique fauteuil du bungalow, se massa le crâne et dit :

" Désolé, désolé, je suis. J'ai vu un combat. Beaucoup plus forts, eux, ici... Tu vas perdre. Par ma faute. Jamais j'ai dû t'amener ici. Erreur. "

Il hochait la tête en reniflant, toujours sans oser croiser mon regard.

Je m'approchai de lui, lentement, en faisant le moins de bruit possible. A n'importe qui d'autre, j'aurais posé la main sur l'épaule, mais c'était un oyakata et, même si à l'époque nous nous côtoyions plusieurs heures chaque jour, il restait quand même terriblement lointain. Je me contentai de rester silencieux à ses côtés. Le silence devint si pesant que nous pouvions entendre la rumeur de la ville, au dehors.

Je murmurai :

" Je sais bien que je vais perdre. Je ne suis pas venu pour gagner. Je suis venu pour faire du sumo. "

Ké se tourna vers moi. Il était sur le point, je le sentais, de m'insulter ou de me gifler – il giflait souvent ses élèves. Mais son visage se relâcha et il éclata de rire.

Face au premier adversaire, pendant le dohyō-iri, j'étais confiant. Pourtant, le public m'avait hué. Pourtant, le makhushita que j'allais combattre pesait quatre-vingts kilos et mesurait vingt centimètres de plus que moi. Mais j'étais tellement assuré de perdre et tellement peu nerveux ou inquiet, que j'avais l'impression que j'allais assister à ce combat de l'extérieur, comme un spectateur.

Mon adversaire prit mon calme pour de la détermination. Cela le déstabilisa, erreur classique pendant le dohyō-iri, erreur qui peut renverser tout l'équilibre entre deux lutteurs et apporter la victoire au plus faible. Ce ne fut pas le cas, évidemment. Dès le tachi-ai, il me battit à plate couture, sans trop d'efforts, comme me battirent les six autres rikishi, ce qui entraîna la dissolution de la heya européenne.

J'ai échoué mais j'ai lutté selon mon sumo. Les spectateurs japonais ne s'y trompèrent pas : les huées du premier combat se transformèrent en vivats. Ils appréciaient ma façon digne de perdre, ils admiraient ma faiblesse et ma rectitude. Les sumos, entre les combats, me souriaient. L'un d'entre eux me tapota même l'épaule au shitaku-beya.



Je perdis chacun des sept combats, mais cela n'avait aucune importance, ni pour moi ni pour Ké. Nous ne voulions plus ni gagner ni perdre. C'était pour nous, désormais, une question de rythme et d'invention, une question d'échange et de transmission entre deux forces humaines. C'était pour nous, désormais, une question de style.

copyright Escales du Nord - Le Castor Astral

Mise en pages : Françoise Hekkers Direction Communication Presse et Protocole
Éditeur responsable : Henry Ingberg bd Léopold II, 44 1080 Bruxelles

Ministère de la Communauté française
Service général des Lettres et du Livre
Bruxelles, septembre 2000

